

Annexe 57 : La réunion entre le représentant des Nations unies, Jacques-Roger Booh-Booh, et Théoneste Bagosora la nuit du 6 au 7 avril 1994

Déposition de Jacques-Roger Booh-Booh, Procès Bagosora *et alii*, TPIR, 21 novembre 2005.

« (...) Dans la soirée du 6, (...) j'attendais l'appel du Président de la République de retour de Dar es-Salaam, puisqu'il me l'avait promis, et son directeur de cabinet l'a confirmé. (...) On a entendu deux bruits ; moi, j'en ai entendu deux, peut-être d'autres ont entendu trois, qui ont vraiment sonné fort, pourtant nous n'étions pas très proches de l'aéroport. Je crois que tout Kigali a senti ce bruit. C'étaient des armes, mais on ne pouvait pas savoir de quoi « s'agissait-il ». Et je crois cinq ou 10 minutes après, le directeur du cabinet du Président me téléphone, il me dit : « Monsieur le Représentant spécial, on a tiré sur l'avion du Président. Venez nous aider... Venez nous aider, venez aider le Président à sortir. » Bon. Je lui dis... Moi je lui ai demandé si c'est pas très grave. Il n'a pas répondu vraiment, et j'ai senti que c'était grave.

Q. Je voudrais vous demander la précision suivante — avant que nous arrivions aux militaires qui viennent chez vous : Du moment donné où vous avez l'appel de... du directeur du cabinet du Président, au moment donné où votre chef militaire vous appelle pour vous demander de recevoir... — j'ai bien compris que vous n'arrivez pas à être en contact avec lui —, mais est-ce que vous avez d'autres personnes qui vous appellent ? Est-ce que vous êtes joignable ou non ?

R. Oh la la ! Ce jour-là, j'étais devenu le point incontournable à Kigali. Tout le monde croyait que moi, je suis au courant de ce qui se passe. La Première Ministre, Monsieur Twagiramungu, le FPR — j'ai eu Sendashonga — et un journaliste du FPR, les ambassades, les ambassadeurs... tous téléphonaient chez moi, et c'est ça qui me rendait malheureux, puisque moi, j'étais coupé complètement de mon chef militaire. Et moi, je n'ai personne dans les rues, à l'aéroport, qui peut aller me prendre des informations. Et tout le monde téléphonait, il n'y avait que Dallaire qui me voyait couché.

Q. Le Premier Ministre, vous l'avez... — avant, je parle toujours avant la rencontre avec les militaires — vous l'avez eu une fois, deux fois, combien de fois à votre souvenir ?

R. Madame le Premier Ministre, je crois au moins quatre fois ; toute la nuit et jusqu'au matin.

Q. Excusez-moi, je souhaite être précis : Je parle avant l'arrivée des militaires chez vous, vous l'avez eue combien de fois environ ?

R. Avant l'arrivée... une fois, une fois.

Q. Qu'est-ce qu'elle vous a demandé ou qu'est-ce qu'elle a dit ?

R. Non, dans... tous ceux qui m'appelaient à ce moment-là voulaient savoir ce qui se passe. Parce que la MINUAR avait cet avantage d'être la seule force à ce moment-là, je peux dire qu'il couvrait tout le pays, puisque le pays était pratiquement coupé en deux : Le FPR au nord et les Forces armées rwandaises au sud. La MINUAR était la seule entité qui était au nord ; et dans la zone démilitarisée, et au sud, et à l'aéroport... l'aéroport était sous notre responsabilité. Donc, tout le monde croyait que s'il y a des nouvelles à prendre, c'est à la MINUAR qu'on peut prendre ces nouvelles.

Q. Encore pour ces appels, encore un petit point : Sendashonga, dont vous avez parlé comme représentant du FPR, il vous appelle pour savoir quoi ?

R. Alors, ça s'est mal terminé. Ça s'est mal terminé, parce que, je ne sais pas si c'est lui qui a raccroché ou si c'est moi, parce qu'il m'a appelé avec beaucoup d'insistance pour savoir ce qui se passe. « Mais... Mais dites-nous » — il paraissait très préoccupé. Je lui ai dit : « Non, les membres des Forces armées rwandaises sont annoncés et lorsqu'ils vont venir, ils pourront certainement me donner des éléments et nous pourrons causer. » Il ne voulait rien entendre. Il ne voulait rien entendre. Et finalement, je ne sais pas si c'est lui qui a raccroché

ou si c'est moi ; toujours est-il, ça s'est mal terminé.

Il y a un journaliste du FPR aussi qui m'a téléphoné, et ça s'est mal terminé aussi, parce qu'il voulait savoir les détails de ce qui se passe. Moi, je leur dis : « Écoutez, je vais recevoir les militaires, ils sont annoncés. Peut-être qu'eux savent un peu plus que nous », et peut-être — comme Dallaire allait venir aussi — je me disais, j'aurai certainement beaucoup d'éléments pour donner aussi des bribes d'information à tous ceux qui m'appelaient. Toute la nuit, ça a duré. »